

loir. Le comte s'aperçut de l'état de la noble enfant.

—Que désires-tu, ma fille ? lui demanda-t-il tout à coup.

Clémence se pencha à son oreille, et murmurait un nom que lui seul entendit.

—Oui, oui, sans doute, répondit-il avec une satisfaction visible.

Alors M. de Garderel dit à la comtesse :

Clémence désirerait sortir quelques instants ; cela me sera agréable, si tu le lui permets.

Mme de Garderel comprit qu'il s'agissait de Félix. A ce souvenir, la malheureuse mère pâlit, tout en faisant signe qu'elle consentait. Un moment après, Clémence était dans les bras de son frère. Ce n'était plus ce brillant jeune homme, plein d'audace et d'activité. Félix de Garderel était bien changé ; il était amaigri, défait. Son regard terne, incertain, attestait l'intensité des souffrances morales qu'il avait endurées. La vue de sa sœur fut pour lui comme un rayon de soleil, qui luisait dans les ténèbres de son âme, et son premier mouvement fut de serrer la sainte enfant dans ses bras. Mais un ressouvenir cruel vint le mordre au cœur ; il se rappela qu'il était l'auteur de la mort d'Elisa, et il recula tremblant, effaré.

—Qu'as-tu donc, frère, s'écria la jeune fille.

—Ah ! ne sais-tu donc pas quel montre je suis ?

—Je sais tout et je te pardonne. Elisa est au ciel où elle t'attend.

—Tu es un ange, Clémence, reprit le jeune homme en revenant à sa sœur. Tu me ferais croire en Dieu si sa justice qui m'atteint ne m'avait pas déjà fait confesser son existence. Oui, il est un Dieu qui, souvent, dès ce monde, châtie les grands coupables.

—Il punit ici-bas pour pardonner dans une autre vie, mon ami. Il est père, il est miséricordieux. Repens-toi et il t'absoudra.

Félix de Garderel demeura silencieux à ces chaleureuses paroles.

—Tu ne réponds pas ? continua la jeune fille. N'es-tu pas disposé à recourir à Dieu ?

—Ah ! je suis si coupable !

—Son pardon, efface les plus grands crimes.

—Eh bien ! oui, je me repens : prie pour moi, chère sœur, et promets de revenir me visiter.

—Je te jure de faire ce que tu désires. Je ne saurais rien te refuser.

Clémence embrassa son frère en pleurant ; et celui-ci ne put s'empêcher de laisser voir son attendrissement. Sa sœur lui glissa dans les mains une médaille de la très-sainte Vierge, et

elle le vit, avec un bonheur inexprimable, la porter à ses lèvres.

—Félix, mon ami, lui dit-elle, —et il y avait presque de la joie dans son accent, —prie celle dont tu vois l'image sainte gravée sur cette médaille ; c'est une mère, la meilleure et la plus tendre de toutes ; elle te bénira et te secourra à l'heure de l'angoisse.

La noble jeune fille laissa son frère plus calme, et le quitta en bénissant Dieu, qui semblait n'avoir si rudement frappé ceux qu'elle aimait que pour exercer à leur égard ses infinies miséricordes. Elle retrouva son père plus résigné aussi, et lui donna également une médaille qu'il reçut avec reconnaissance.

Bien que les deux femmes ne dussent pas être surprises de la sentence, l'impression qu'elles éprouvèrent en l'apprenant fut affreuse.

Huit jours après, Mme de Garderel et sa fille obtinrent de voir le comte. Il fut amené par deux gardiens, qui ne devaient plus le perdre de vue jusqu'au jour de l'exécution. Les deux femmes furent surprises de le voir, la figure calme, le front serein, le regard adouci. Cette physionomie jusque là si sombre, était complètement transformée. Mme de Garderel ne savait que penser ; mais elle eut bientôt l'explication de ce changement.

—Malgré mon malheur et ma condamnation, commença le comte, je suis plus heureux en ce moment que je ne l'ai été dans toute ma vie. La nouvelle que j'ai à vous apprendre vous sera certainement agréable ; je me suis réconcilié avec Dieu. Ce matin même, j'ai eu le bonheur de communier. Je suis en paix avec moi-même, et j'ai la confiance que Dieu m'a pardonné ; et je regarde comme un bienfait signalé l'expiation terrible qu'il me réserve.

En disant ces paroles, la voix de M. de Garderel avait des inflexions d'une douceur que ni sa femme ni sa fille n'avaient jamais entendues. Ce langage chrétien, si extraordinaire dans la bouche du comte, ravit de joie les nobles femmes. Leur félicité aurait été complète, sans la pensée du supplice prochain.

—C'est à vos prières, ô vous, les anges de ma vie, ajouta le condamné, que je dois ma conversion. Continuez de prier pour moi afin que je sanctifie mes derniers jours. Une autre consolation m'a été donnée ; ce matin, Félix était à mes côtés, et il s'est approché avec moi de la sainte communion. Après la messe, en sortant de la chapelle de la prison, il nous a été permis de rester un instant ensemble ; il est tombé dans mes bras en implorant son pardon. Moi